Hho

Case
FRC
5162
pt. 1

LOUIS XVI

ET

ANTOINETTE,

TRAITÉS

COMME ILS LE MÉRITENT.

A PARIS,

De l'imprimerie des Amis de la Constitution.

M & W 9195, pt. 1

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LOUIS XVI

TRAITÉ COMME IL LE MÉRITE.

Songez qu'au Champ-de-Mars, à cet Autel auguſte,
Louis nous a juré d'être fidèle et juſte.
De ſon Peuple & de lui, tel étoit le lien;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien.
Si, parmi les Français, il ſe trouvoit un traître
Qui regrettât les rois & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens:
Que ſa cendre coupable abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom plus odieux encore,
Que le nom de tyran que l'homme libre abhorre.

BRUTUS, Acte III.

CITOYENS,

DE la fermeté, du courage; marchons, ne nous arrêtons plus à des plaintes qui deshonorent un peuple libre, qui a trop malheureuſement aimé ſon roi. Laiſſons-lui plutôt forger

les fers qu'il mérite, que de lui ſouffrir vendre ſes intérêts & les nôtres pour quelques verres de liqueur ou de champagne mouſſeux, & n'écouter que le vil reſſentiment d'une femme, la honte de ſon ſexe & le rebut du nôtre.

O lâche déſerteur! l'on t'a forcé de revenir, viens, comparois à la barre de l'Aſſemblée nationale, viens y entendre ta ſentence. O perfide & parjure tu as violé les ſermens les plus ſacrés! Tu t'es condamné toi-même, lorſque tu as ſanctionné ce décret qui déclare tous ceux qui conſpireroient contre la patrie à la peine de mort. O Henri IV! ombre de roi chéri: ſous ton règne, tous tes ſujets étoient tranquilles; chacun pouvoit mettre la poule au pot; tous étoient heureux; le commerce floriſſant nourriſſoit tous les indigens. Mais quoi! ton ſucceſſeur Louis XVI devient à nos yeux un nouveau Caligula (1); il ne fait, dit-on, ce qu'il fait! Juſqu'à quand aurons-nous un roi ſi imbécille? Juſqu'à quand ce Néron de notre ſiècle laiſſera-t-il tomber les arts par ſa tyrannie? Juſqu'à quand ôtera-t-il le pain à plus de ſix millions de

(1) Caligula, empereur Romain, diſoit qu'il ſouhaitoit que le peuple Romain n'eût qu'une tête pour la couper plus aiſément.

familles infortunées? Juſqu'à quand les plongera-t-il dans une misère plus déplorable que la mort.

Juſqu'à quand ſouffrirons-nous auſſi à ſes côtés cette meſſaline du ſiècle, ce tigre altéré de ſang, qui prétendoit ſe réjouir plutôt en lavant ſes mains dans le ſang des ſujets de ſon époux, qu'en cherchant tous les moyens de faire leur bonheur. Songe, Mégère effrénée, que ton orgueil, ta rage & tes infernaux projets, ne ſeront toujours pour nous que de la fumée.

O Louis XVI! vain fantôme de roi, coloſſe trop impoſant, dont la tête élevée jadis ſe cachoit dans les nues, & dont les pieds étoient ſi ſouvent couverts de fange, tombe pour ne plus jamais te relever; c'en eſt fait, ce que n'ont pu tant de ſiècles entiers, ce que ne pouvoit la lime ſourde du temps à qui rien ne réſiſte ce que n'ont pu les vices; le luxe, la corruption de l'inſtitut monarchique, la chûte de la royauté, eſt l'ouvrage d'un moment & d'un ſeul jour, & ne coûte rien.! O triſte fantôme de roi de carte, encore faut-il que j'excepte celui de cœur, car tu ne peux entrer en comparaiſon avec lui, tu voulois ſans doute prendre pour modèle un de tes ancêtres, Louis XIV (1), & revenir à la

(1) Alluſion à une ſéance de Louis VIV, qui, revenu de la chaſſe, vient ſiéger au parlement.

tête d'une armée siéger en bottes, en éprons & en fouet comme si tu venais juger des esclaves. Ton Autrichienne a cru que cette lâche fuite alloit mettre la capitale à feu & à sang, & le peuple s'est conduit avec un sang froid qu'un peuple véritablement libre peut seule conserver. « Car que peux-tu nous reprocher ? » Est-ce nous qui avons fui lâchement? Est-ce » nous qui avons indignement trahi la patrie ? » Avons-nous violé les droits les plus saints, » avons-nous violé les sermens les plus sacrés ? » Non ; mais nous avons juré d'être libres ou » de mourir ; nous le jurons encore. Quand la » patrie nous a confié ses armes, nous avons » juré de ne les employer que pour sa défense » de ne les quitter qu'avec la mort ; nous le » jurons de nouveau. Que le plus hardi s'avance » pour les prendre ; que le plus fort nous les » ravisse ; mais il ne les aura qu'après nous avoir » arraché la vie.

» Et alors, s'il faut qu'elle repasse dans des » mains perfides, qu'elles soient profanées par » les lâches suppôts de la tyrannie, par les traî- » tres qui n'étoient armés, nourris, et entrete- » nus par nous, que pour nous asservir.

» S'il faut que le glorieux ouvrage de notre » régénération soit anéanti, que l'ancien ordre » de choses reparoisse ; s'il faut que cette terre

» infortunée ait à gémir encore ſous le poids
» des chaînes, et la préſence, devenue odieuſe,
» d'un prince, d'un roi qui a méconnu ſon peu-
» ple, et que ſon peuple méconnoît à ſon tour.

» Si de nouveau elle doit être ravagée, man-
» gée dans ſa ſubſtance par des troupes étran-
» gères, par la dent plus dévorante encore de la
» chicane; ah! du moins, ces dernières douleurs
» nous ſeront épargnées, nous aurons du moins
» la conſolation de n'en être plus les témoins,
» et d'emporter dans la tombe tout notre hon-
» neur, celui de n'avoir pas dégénéré de ces an-
» tiques ſectateurs de la liberté.

» Mais nos vies ſeront vendues chèrement:
» le ſang des Français a déja coulé pour la pa-
» trie; le même ſang coule encore dans nos
» veines, il a conſervé toute ſa pureté, toute
» ſa chaleur, il ne ſera pas verſé impunément ».

Car telle eſt la deſtinée de la France, que les balourdiſes & les ſcélérateſſes de la cour, & de nos autres ennemis, ne font qu'augmenter nos ſuccès et accélérer le triomphe de la liberté! Louis XVI, nous ne parlons pas ici de ton frere; il y a long-tems qu'il eſt connu pour un tartufe profondément infâme; ni de ta femme, il y a long-tems qu'elle a foulé aux pieds le maſque de la vergogne, et qu'elle a proſtitué ſon hon-

heur et ſes devoirs de mere et d'épouse d'un roi ; aux plus vils déréglemens comme à la plus criminelle ambition, à la plus meurtrière vanité. Nous ne diſons rien de tes enfans, ſous les pas deſquels ta femme et toi creuſiez un précipice : c'eſt de toi ſeul maintenant que nous allons parler .... Si tu n'as pas le courage de ſuivre la vérité, oſe du moins l'entendre.

Que voyons-nous dans ta conduite? Trahiſon, parjure, révolte contre la conſtitution et le ſouverain, ingratitude, crime de lèſe-majeſté nationale au premier chef.

1°. *Trahiſon et parjure.* La patrie t'avoit confié les rênes du gouvernement, en poſant une couronne conſtitutionnelle ſur ta tête. Elle t'avoit confié l'exécution de ſes loix, et le ſoin de les défendre contre leurs ennemis. Pluſieurs fois tu as juré aux pieds des autels, à la face de l'empire, et de l'univers entier, que tu ſoutiendrois la conſtitution décrétée par l'aſſemblée nationale de tout ton pouvoir ; que tu étois heureux du bonheur du peuple, qu'on pouvoit compter ſur ta parole royale, et que tu ne violerois jamais tes ſermens .... Qu'as tu fait? .... tu as pris clandeſtinement la fuite avec ta famille .... après avoir écrit de ta propre main une déclaration de guerre au peuple françois, des calomnies

ſanglantes contre lui et ſes repréſentans, après avoir vilipandé la conſtitution, et prétendu inſolemment que tu ſavois mieux ce qu'il falloit au peuple que lui-même, et que tu lui réſervois une conſtitution à ſa fantaiſie. Après avoir dit que tu voulois regner en deſpote et en maître, tu as abandonné lâchement ton poſte, lorſque tu avois amadoué, par une déclaration hypocrite aux puiſſances étrangères, par l'eſpoir du prompt retour de la paix, par de fauſſes nouvelles conſolantes, et de nouvelles et plus vives expreſſions de patriotiſme .... La patrie, ton devoir te commandoient de mourir pour elle, plutôt que de t'en éloigner; tu en devois être le plus ferme appui, et tu es devenu, et tu t'es déclaré ſon ennemi, ſon bourreau le plus implacable : tu es donc traître et parjure.

2°. *Révolte contre la conſtitution et le peuple.* Il eſt ſouverain par la nature, par droit et par devoir lui deſcendent tous les pouvoirs, toutes les autorités. Il lui a plu de détruire la nobleſſe, les parlemens, la féodalité, les dîmes, de reprendre des richeſſes uſurpées, d'arrêter le torrent d'une cour vorace et pervertie; de mettre la royauté, qui n'eſt qu'un pouvoir délégué comme les autres, dans les juſtes limites qu'exige un gouvernement libre; en un mot, il lui a plu de faire

ce qu'il a fait. Sa constitution lui paroît bonne : il a voulu que tu fusses roi par elle, tu l'étois. Il n'a cessé de le dire, de jurer sous tes yeux, de t'obéir lorsque tu parlois au nom de la loi. Il a reçu la réciprocité du serment de ta part. Il veut conserver sa constitution, et tu t'y opposes aujourd'hui, et tu t'efforces de la détruire.... De quel droit ?.... Seul, tu prétends donner des loix à vingt-cinq millions de François.... Premier sujet de ces loix, tu te mets non-seulement au-dessus d'elles, mais tu les braves, mais tu les foules aux pieds.... Fonctionnaire public, exécuteur des volontés du souverain, tu t'ériges en souverain toi-même : tu es donc un rebelle aux loix de ton pays, un révolté, d'autant plus répréhensible, que tu n'aurois pas même le droit ni le pouoir de lui donner une bonne constitution, et à plusforte raison une mauvaise.

3°. *Ingratitude.* Honoré du beau titre de restaurateur de la liberté et de roi des Français, enrichi d'une liste civile de trente millions, monarque d'un des plus floriſſans et des plus beaux empires de l'univers : exalté, chéri de la nation, tu étois, des rois de l'univers, le seul légitime, le seul inébranlable, comme le plus puissant, puisque tu régnois par les loix sur un peuple libre, qui s'est montré, et qui se montre si

digne de l'être .... Sur un peuple qui a porté ſes bienfaits juſqu'à faire, pour ainſi dire, de la royauté le patrimoine de ta famille.

4°. *Crime de léze-majeſté nationale au premier chef.* La conſtitution t'as déclaré inviolable pendant que tu reſterois *dans* la conſtitution. Tu t'es mis furtivement, volontairement *hors* de la conſtitution. Tu as donc détruit toi-même ton inviolabilite ; elle ne ſubſiſte que par nos loix ; & tu as proteſté contre ; tu les a improuvées, tu ne peux donc pas te parer de ce bouclier. Maintenant où eſt le crime ? Tu as outragé la nation, tu as ſonné avant & par ta fuite le tocſin de l'anarchie, d'une guerre civile & étrangère & d'un échafaudage de deſpotiſme ſi impudemment préparé par tes viſirs, lorsque ſous ton nom coloſſal ils regnoient en France.... Tu nous as annoncé la réſurrection de la nobleſſe, du haut clergé, des parlemens, & de tous les autres fléaux que notre courage & celui de nos repréſentans ont pulvériſés.... Oubliant que nous avons juré de mourrir libres, tu as prétendu, tu préteuds nous faire vivre eſclaves ou nous égorger.... à la faveur du parjure, de la trahiſon & de l'ingratitude ! Et cela ne ſeroit pas un crime ? Si l'inſurrection con-

tre la tyrannie eſt le plus ſacré des devoirs, la révolte contre la conſtitution d'un peuple ſouverain par celui qui eſt chargé & qui a juré à la face de la terre & des cieux de la maintenir, eſt le plus attroce des attentats. Tu t'es révolté, tu as fui ſous le maſque du déguiſement ; tu as cherché à ſouffler l'alarme & les feux de la diſcorde & des combats dans la patrie, tu as quitté ton poſte, & dans quel temps ?..... Lorſqu'agité par la tempête & les flots impétueux, le vaiſſeau de l'état commence à toucher au port.... lorſque l'ordre, la paix & les effets inappréciables de la liberté vont être enfin ſentis de tout le monde..... Sous quel prétexte ? Sous prétexte des convulſions & des maux provoqués & entretenus par la cour infernale elle-même, conjuré avec ces hordes ennemis qui paroiſſent par-tout affamés de ſang, d'eſclavage & de butin.....

Ton Autrichienne et ſa clique infernale s'imaginoient que l'aſſemblée nationale alloit être diſſoute, et cette aſſemblée nationale, qui tient les voiles du vaiſſeau de la république, qu'un traître croyoit faire échouer par ſa fuite.

La Grève, les Tuileries, le Palais-Royal fourmillent de groupes, et par-tout on abhorre le roi. Mais ce Palais-Royal, ſur le perron de ces

galeries patriotiques, d'avides agioteurs rançonnent impitoyablement leurs freres, déja maltraités par la fortune, et leur interdiſſent la plainte et les reproches. L'on voit des ſoi-diſant citoyens calculer ſur la miſere de leurs freres, pour s'enrichir, en vendant leur argent à un prix exhorbitant : trafic infâme, qui ne devroit avoir lieu que chez un peuple eſclave. Mais de pareilles ſcenes ne ſe renouvelleront plus ; car un peuple ſouverain ne balance plus, peu lui importe que ſon roi aille au-delà de la frontière pour amener une guerre civile, il confie à ſes braves députés les honorables fonctions du royaume : car dans le peuple ſeul réſident tous les pouvoirs, toutes puiſſances, toutes les juriſdictions, tout ce que le peuple veut eſt une loi (*vox populi eſt lex ſupræma*) : la voix du peuple eſt une loi ſuprême.

Roi tyran, ſous ton règne on ne voyoit que des malheureux, qui ne ſachant de quel côté tourner la tête, ils ſe jettent à corps perdu dans la carrière du crime, ou ſortoient en foule de la France, pour aller ſervir ſous les drapeaux monarchiques du ci-devant comte d'Artois, pour élever une contre-révolution. Voilà donc, nouveau Belzébuth, ce qu'il te reſtoit à faire ; quand tu as vu que la dépenſe de ta Meſſaline,

et les bons que tu fignois dans ton ivreſſe, avoir altéré tes finances : il falloit être plus ſobre. Tu croyois donc que le peuple, qui d'abord t'idolâtroit, te pardonneroit encore une fois cette trahiſon ? Va, ame traîtreſſe, va, parjure, pere dénaturé, qui, ſans pitié comme ſans commiſération, vouloit livrer l'état à ſon exécrable femme ; va, tu es déchus pour jamais de ta couronne, et emporte avec toi ta fureur inſenſée, qui t'agitoit ſi fort, et laiſſe aux ſages prendre les rênes d'un gouvernement que tu as ſi mal conduit.

D'où te vient cette rage contre ta patrie ? & quel crime a-t-elle donc commis envers toi, pour t'acharner à ſa ruine, et déchirer impitoyablement ſon ſein ? Quel fruit retireras-tu de tes attentats ? Et quel ſuccès t'étois-tu promis de tes horribles deſſeins ? Aveugle que tu es ! ſi ta rage, ſi ta fureur peuvent ſe calmer un inſtant, profites de ces intervalles lucides pour conſulter ta raiſon ; ſuſpends, s'il ſe peut, ton implacable haine, & réponds-moi ?

Qu'eſpérois-tu du déſordre dans lequel tu croyois nous plonger ? Je ſuppoſe que tout auroit réuſſi au gré de tes déſirs ; je ſuppoſe que tous les mécontens ſe ſeroient joints à toi, que des gens payés auroient excité un ſoulèvement, & porté

dans toutes les parties du royaume le flambeau de la guerre civile; prends-garde que dans ces troubles, dans cette confusion, tu ne sois toi-même la première victime; prends-garde que les citoyens irrités ne t'accablent du poids de leurs vengeances, & qu'ils ne fassent retomber sur ta tête parjure, tous les maux que tu leurs auroient causés.

Sera-ce dans ce désordre épouvantable que tu redemandera tes chimeriques priviléges, ta couronne & ton sceptre; sera-ce avec les bras du peuples que tu enchaînera les peuples, & les croyoit-tu bien disposer à te servir de jouet de toutes leurs forces pour venir ensuite ramper à tes pieds, & déposer les armes qu'ils auroient dans leurs mains.

Rentre en toi même & juge combien cette funeste ressource seroit terrible pour toi? Les Citoyens allarmés, irrités depuis long-tems voyent tout, entendent tout, & la prudence seule les retient; mais si tu les exposoit a défendre leur propre vié, celle de leurs femmes, & de leurs enfans, s'il n'est plus d'autre moyen pour eux de se garantir que d'employer la force, malheur à toi, malheur à vous? Tout brigand qui, par de sourdes menées, par des complots, par des libelles,

668

& par toutes les infernales manœuvres employés depuis long-temps, auroit exité les Citoyens à se baigner dans leur propre sang ; quoi ! Louis peux-tu avoir fondé tes espérances sur tant d'horribles désastres, mais le tableau seroit trop hideux, c'est pourquoi il est tant de résumer.

Que chaque Citoyen, à ce tableau véridique, reconnoisse Louis XVI traité comme il le mérite.

FIN.

SUITE
DE LOUIS XVI
ET
ANTOINETTE,
TRAITÉS
COMME ILS LE MÉRITENT.

O vous dont la fureur éclate,
Rois cruels, monstres inhumains !
Ce sceptre sanglant qui vous flatte
Doit aussi tomber de vos mains.
Peut-être vos sujets eux-mêmes
Verront de vos grandeurs suprêmes
Anéantir bientôt l'orgueil.
Tremblez, tyrans ; ce même trône
Où le faste vous environne,
Peut devenir votre cercueil.

CITOYENS,

LA France vient de recouvrer sa liberté avec toute l'énergie qu'un aussi beau motif pouvoit inspirer. La régénération de ce grand peuple n'a pu se faire sans blesser les intérêts d'une cour vorace et pervertie ; et d'ailleurs ;

l'attitude de ce peuple est du plus mauvais exemple pour ses voisins, que leurs souverains ont intérêt de tenir éloignés de la lumière.

Citoyens, c'est nous qui motivons ces grands mouvemens ; nous devions nous y attendre, et nous pouvons nous en applaudir. Jamais peuple sur la terre n'a eu un plus beau rôle à soutenir. Les Grecs, dans toute la prospérité de leur fédération, les Romains, dans toute leur gloire, n'ont jamais approché des Français à l'époque où nous nous trouvons.

Mais aussi ne perdons pas de vue toute la grandeur de nos obligations, pour répondre à la haute idée que nous faisons concevoir de nous. Au moment présent est attaché la destinée de l'Europe entière. La secousse que nous lui donnons nous fera regarder ou comme ses libérateurs ou comme ses fléaux. Tout dépend de nos succès, et nos succès dépendent de notre union. Le retour de Louis dans la capitale n'a fait qu'irriter nos ennemis, qui étoient prêts à fondre sur nous, dans le nord, au midi, au levant ; nos ennemis domestiques, les trois despotes, nos princes fugitifs, n'attendoient que le moment du signal pour nous égorger. Les ministres d'un Dieu, qui a créé tous les hommes libres, se rangent parmi les esclaves, et le guerrier menace de son glaive ceux pour la défense desquels il a été armé au nom de la patrie.

Au milieu de ce cahos, citoyens, quelle marche devons-nous tenir ? Nous serrer tous les uns contre les autres, former une phalange impénétrable, marcher tous d'une pièce, et prouver à ceux qui traitent d'abstrac-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

tion, d'être de raiſon à ce que nous appellons la Nation, leur prouver, dis-je, que tous les bons patriotes sont tellement unis, qu'ils n'offrent plus qu'un corps composé de parties inséparables.

Une telle phalange, que peut-elle craindre, avec le ſentiment de ſa force, et animée d'ailleurs par cet eſprit de vie, sans lequel il n'y a point de véritables héros ; je veux dire cet amour de la patrie, qui fit faire des prodiges aux Grecs et aux Romains dans leur bon tems?

La personne de Louis XVI, aux mains de nos ennemis, leur auroit donné de l'audace ; et trois jours après l'arrivée du roi au congrès de Bruxelles, ils auroient commencé les hostilités qu'ils ont suspendues depuis dix-huit mois ; mais que la constance de nos ſuccès ne nous aveugle pas sur ce qui nous reste à faire. Nous ne devons la tranquillité au dehors qu'à notre attitude sûre et courageuse. Les commencemens du règne de la liberté sont orageux. Regardons-nous comme les plus fortunés de tous les peuples, si notre indépendance ne nous coûte que des veilles : que de nations l'ont payée du plus pur de leur sang!

La plus étonnante de toutes les révolutions devoit fournir les épisodes les plus étranges ; et la position où nous nous trouvons, est unique dans l'histoire des empires. Aucun des états de l'ancienne Grece ne peut nous fournir de modèle ; nos contemporains nous contemplent avec inquiétude, et la postérité nous attend pour nous juger.

Vingt-cinq millions d'hommes, tous à la

fois, n'ont qu'un vœu. Ils ne veulent reconnoître d'autres loix que celles émanées de la volonté générale, ni d'autre roi que celui qui n'ordonnera rien qu'en vertu de ces loix.

Notre constitution en avoit donné la garde et l'exécution à Louis XVI : première sentinelle du royaume, lui avions-nous dit, veille sur ce dépôt précieux, tiens la main à ces règlemens, consentis par tous les Français ; montre toi-même l'exemple, et courbe la tête sous le joug salutaire des décrets délibérés par les représentans de toute la nation ; malheur à nous, malheur à toi-même le premier, si tu t'assoupis auprès de ce faisseau de loix. Louis XVI accepte et abandonne tout, il quitte le timon du vaisseau social, et passe d'un bord à l'autre, conseillé et conduit par une syrenne enchanteresse, qui ne sera contente que lorsque le royaume des Francs sera renversé, culbuté et confondu.

Nos ennemis, qui n'attendoient que notre parjure pour légitimer leurs intentions hostiles, ne voudront pas perdre leurs préparatifs. — Citoyens, attendons-nous d'un jour à l'autre à une invasion. Qu'ils nous trouvent de bout ; défenseurs des droits de l'homme, soldats de la liberté, la raison et la justice sont pour nous ; la force, la valeur et le nombre sont de notre côté. L'intelligence et l'adresse nous sont familiers. Que l'union règne parmi nous, et nous serons invincibles. Les stipendiés qu'on va lâcher sur notre territoire ne combattent pas pour eux, pour leurs foyers, pour une famille, pour le doux nom de patriote ; ils n'ont en leur faveur qu'une

longue habitude des armes, ce sont des esclaves bien disciplinés, ce sont des machines de guerre bien organisées et bien souples ; mais leurs victoires sur d'autres esclaves moins habiles qu'eux, ne sont pas des titres pour nous vaincre. Ils ne viendront pas à nous avec la même confiance ; ils sauront mettre une différence entre le Bosphore, séjour du despotisme, et le pays des Francs, habité par les dignes successeurs de ces peuples, qui longtems ont servi de rempart à l'ambition de Rome conquérante. Et d'ailleurs, s'ils venoient à se rappeller ce qu'ils étoient jadis sous le nom de Germains, loin d'attaquer les Gaulois, ils trouveroient leurs intérêts aujourd'hui, comme autrefois, de se joindre à nous, pour opposer une résistance formidable au reste de l'Europe. Leurs dispositions secrètes tendent déja à cette coalisation redoutée de leurs tyrans, incertains et craintifs. Mais il ne faut pas que ces considérations politiques enchaînent nos bras, et ralentissent nos moyens de défenses. Les frontières nous appellent, nous attendent, et déja l'ennemi nous menace. Bientôt il nous braveroit et hasarderoit une première étincelle ; bientôt il nous croira murs pour le glaive, et la vue de nos belles moissons enflammera cet esprit de brigandage, qui tient lieu de bravoure aux satellites mal salariés et conduits à la verge.

Plus tôt ils nous trouveront prêts, plus tard ils oseront fondre sur nous. En moins de deux jours une armée de cinq cents mille citoyens s'est développée entre Louis, le font ramener à son poste, et les frontières qu'il n'a pu

franchir. Au premier coup de canon, un million d'hommes sous les fers couvrira sans doute la surface de l'empire! Qu'une telle force est respectable, quand elle n'est mue que pour se défendre et non pour envahir. Qu'on parcoure le globe entier, où trouvera-t-on pareil spectacle? Est-il sur la terre un peuple plus instruit, plus juste et mieux armé? Qu'il est beau de voir nos campagnes riches de tous les dons de la nature, et traversées en tous sens par des bataillons d'hommes libres! Comme l'étendard de l'égalité flotte avec grace sur les moissons jaunissantes sous les rayons d'un astre fécondant qui se donne à tous; ne permettons pas que l'ennemi souille de son pied profane une terre aimée du ciel, et cultivée par nos mains fraternelles.

Jeunes cohortes, volez à nos frontières: derrière vous est la patrie, formez-lui une enceinte d'acier et d'airain; protégez ces récoltes; que l'ennemi les contemple de loin, et qu'il palisse de jalousie, en voyant une nation indépendante et heureuse tout-à-la-fois. Mais les vertus d'un peuple en imposent peu à des ennemis ambitieux ou féroces, s'ils ne les trouvent d'ailleurs bien aguerris, et prêts à tout endurer plutôt que de reculer et céder du terrein. Au premier bruit d'une invasion, citoyens, portez-vous de ce côté pour seconder vos compatriotes des frontières; soutenez leur première résistance. Quel sera leur courage, quelle sera leur force, quand ils sauront que derrière eux, au premier coup de tambour, des milliers de gardes fédérées sont là pour repousser avec eux l'agresseur imprudent

qui ne s'attendoit pas à tant de résistance. Une ou deux pareilles épreuves décourageront bientôt vos ennemis du dehors, et feront perdre aux mécontens de l'intérieur tout espoir de contre-révolution. Le despotisme s'est établi par la force des armes, il faut l'exterminer dans la fureur de la guerre. C'est rendre au ciel l'hommage le plus pur, que de s'élever, par sa bravoure, à la hauteur de la majesté nationale, que de purger, par le fer et le feu, l'état du fléau pestilentiel qui le désole depuis la fondation de la monarchie. C'est seconder les desseins de la Providence, que d'humilier les méchans, et faire triompher les bons, par tous les moyens de vigueur que la nature inspire. C'est sauver les générations présentes et futures, que de poser sur les débris de l'hydre mortifié, la liberté et les loix que la justice éternelle a proclamé par la bouche des plus grands hommes. D'ailleurs, il est un *Baptême de sang, qui sanctifie, comme il est un Baptême d'eau, qui régénere; c'est mourir en saint, que de combattre en héros; et c'est expirer sur l'autel du Dieu vivant, que de répandre son sang sur l'autel de la patrie.* Vous êtes citoyens; c'est pour contribuer à la gloire, à la prospérité de l'état; vous êtes armés par la loi, c'est à vous à défend e, à veiller à la sûreté de l'empire, à sauver la patrie menacée, opprimée, déchirée, trahie, prête à périr par le consentement d'un souverain parjure, qui devoit être notre plus ferme appui, et qui devoit combattre le premier pour venger les droits de la nature, de la justice, de la raison et de l'humanité. Ah!

tremble, toi qui traitois avec tant de dureté et de hauteur la plus courageuse, la plus sensible de toutes les nations; et qui, dans la rage de la soif des honneurs et des richesses, travaillois à faire de la France un *fourneau*. *Les traits de force et de vigueur* qui ont été développés à ton arrivée sur nos frontières, ne sont encore que les premiers élans de la liberté .... Toi et ton Antoinette, tremblez tous deux, vous dont l'avarice exhalta le pouvoir au point d'opprimer les peuples, et de vouloir dominer par l'infraction de nos loix, dont vous étiez les dépositaires .... Les coups que vous venez d'éprouver, et dont vous avez été les témoins, ne sont encore qu'une très-foible étincelle du feu sacré qui anime et dévore les Français. Tremblez, vous qui, le ciel dans les yeux et l'enfer dans le cœur, présentez le poison dans un vase dont la coupe est dorée, et dont les bords sont emmiélés; vous qui employez toutes les ruses et l'artifice de l'erreur à boulverser l'empire par les foudres que la nation vous avoient confiés pour maintenir la paix: vous n'avez entendu pousser encore que le premier cri du sentiment, de l'honneur, d'une douleur profonde, d'une juste et noble indignation ..... Tremblez, vous tous, qui venez d'employer au milieu de la patrie, tout ce que l'arrogance, la cupidité, la noirceur de l'ame et la corruption de l'esprit ont de ressources, pour ne laisser au peuple, dont vous avez dévoré la substance, que le lot de l'indigence, de la servitude et du malheur. Il est écrit en caractère de sang que nous conserverons notre liberté et nos loix,

en dépit du despotisme, dont vous cherchez à briser le tombeau . . . . Il est gravé en style de flamme, dans tous nos cœurs, que nous nous ensevelirons avec l'empire, plutôt que de gémir sous la verge de fer dont vous voudriez nous frapper, plutôt que de végéter, expirant de douleur, sous le régime que vous vouliez nous imposer, sous un régime qui étoit digne des feux du ciel et de la terre.

Qu'enfin la haine, la vengeance d'un roi parjure ne nous épouvante pas; que tu n'eus jamais la force ni même le courage de tes prédéceſſeurs, encore moins leur juſtice; que ton autorité eſt détruite par tes ſottiſes, & que tu t'es rendu indigne d'avoir la moindre puiſſance ſur un peuple auſſi grand, que tu es petit. Que tu es faux dans tes propos comme dans tes ſermens; quand eſt-ce qu'on a uſé de force contre toi? A-t-on jamais vu une main patriote armée contre toi pour te faire contraindre aux ſermens que tu as prêtés & réitérés de plein gré, avec triomphe & acclamation, de ce peuple dont tu t'es rendu indigne d'être le chef? & tes troupes, qui ſont les nôtres, ont refuſé, avec raiſon, d'obéir à ton commendement barbare: tu traîtes d'intrus nos ſages Légiſlateurs, que tu accuſes d'avoir détruit ta puiſſance pour ſe l'approprier; mais le moindre d'eux eſt plus digne d'en bien uſer, que toi qui n'en jouiſſois que par hérédité, droit du hazard de la nature: & il auroit mieux ſu la conſerver que toi; car tu t'es rendu le plus mépriſable des êtres de ce royaume nombreux. Tu comptois ſur les ſecours des ſouverains pour mettre tes projets de barbarie à

exécution, tu t'es trompé ; ils ſont auſſi juſtes que tu es injuſte, auſſi courageux que tu es lâche ; tu te perds ſur une fauſſe puiſſance que tu n'auras jamais, & tu détruis ton ſyſtême, en diſant que tu ne laiſſeras jamais jouir les Français de cette liberté, qu'après avoir été le parfait imitateur des Néron, Tarquin, Phalaris, Octave, Caligula & autres, qui firent ramper ſous leur autorité les peuples qui leurs étoient ſoumis par le barbare plaiſir de voir couler leur ſang qui cimentoit leur domination arbitraire ; mais tu te gardes bien de nous parler de leurs ſupplices & de leur triſte fin. Combien comptes-tu donc uſer de règnes pour avoir le temps de perfectionner & exécuter tant de barbarie toi ſeul, & les voir encore repentir de cette liberté? Ah! de grâce, ſens ton inconſéquence, ils auroient été d'une très grande utilité dans ta jeuneſſe pour te former d'autres mœurs, & je crains bien qu'il n'en reſte encore aſſez pour éconduire la fange de tes ſentimens ; on craint bien auſſi que cette retraite sûre que tu ambitionnes ſi ardemment ne t'échappe. Tu concluras ainſi cet article, « ainſi paſſe la va-» nité du peuple de la liberté » : & le peuple, depuis ton arreſtation, dit, « le vœu du méchant ſe diſſipera comme la fumée ». Le ſang de la nobleſſe, en partie, tes ſéducteurs, tes fourbes, (comme tu en étois convenu), tes tyrans, tes plus cruels ennemis, n'a pas été aſſez purgé ; tes gardes-du-corps méritoient plus grande punition. En ſuivant tes ordres, qu'on a cru être ceux de tes émiſſaires ou commendans, & à ta demande (le

massacre qu'ils méritoient) a cessé, par une foiblesse ordinaire au peuple français, de ne rien refuser à leur chef; leur grâce a été accordée.

Ton épouse tremblante, non tant de la crainte de la perte de ses jours, que de la rage de voir échouer son projet du graud écoulement du sang des Français, se souvenant très-à-propos du trait spirituel de la reine d'Hongrie, sa mere; à son exemple, prend le Dauphin entre ses bras, pour sa sauvegarde, sachant qu'elle méritoit toute la colère du peuple. Et toi, de quoi te plains-tu? de ce qu'on veille à la sûreté de ta personne, parce qu'on craint pour tes jours, & qu'on contrarie tes intentions erronnées que tu cachois de tout ton pouvoir, pour accélérer la perte de ton peuple; le triomphe n'étoit pas pour toi, & tu n'en aurois jamais vu l'effet. Tu te plains d'avoir été conduit, toi & ton auguste famille, comme un criminel, au château des Thuileries, par une populace inconséquente, & deux cents mille factieux, où tu es tenu esclave & prisonnier; certainement si tous les prisonniers étoient traités de la sorte, il n'y a pas un citoyen qui ne voulût l'être à ce prix-là. Et tu finis par dire, « que le temps vient & s'approche où tu auras satisfaction de tous ces forfaits ». Donc tu étois bien sûr de la réussite de ton évasion; mais étois-tu aussi sûr de l'exécution de tes projets de vengeance peu réfléchis, de la protection des têtes couronnées, de leurs forces en argent & en troupes, & encore plus d'une victoire infaillible, pour la destruction de ton empire &

de tes ſujets? Et quand tous tes barbares projets auroient réuſſi, ſur qui aurois-tu régné? Comment aurois-tu pu conſerver ton royaume délabré? Comment aurois-tu pu tirer des revenus pour entretenir la ſplendeur de ta couronne & l'inſatiable cupidité de ta très chère & digne épouſe?

Combien de princes détrônés juſtement ou injuſtement ont pu remonter ſur leur trône? Témoins Staniſlas, ton biſaïeul, le meilleur des princes, qui a été forcé de finir ces jours dans la Lorraine, en ſimple particulier. Tu te récries contre l'aſſemblée nationale, nos vrais pères, auſſi jaloux de notre liberté & de l'anéantiſſement du deſpotiſme, que tu es ambitieux de notre perte & de notre deſtruction, dont tu ſerois le premier puni: d'avoir ſupprimé les droits de la nobleſſe, d'avoir eu l'audace de s'attribuer tout le pouvoir & l'autorité; & toi, tu oſes prononcer qu'elle t'a fait des loix barbares; on te prouveras facilement le contraire & ſans efforts. Ton triomphe eſt encore éloigné, & beaucoup plus que tu te l'imagines, pour te flatter d'un ſi ſévère exemple; que tu empêcherois les Français d'oſer tenter de planer ſur le ſol de la liberté, & que tu les forcerois de dire: « Nous ſommes fait pour être eſclaves, tenons-nous-en là »: Tu nous enſevelis tous dans cet article, ſur qui règneras-tu donc? Tu voulois garder ta nobleſſe pour exercer beaucoup de cruautés, ils n'auront plus de vaſſaux: tu voulois rétablir les prêtres réfractaires: à qui prêcheront-ils? qui baptiſeront-ils? qui enterreront-ils? Tu voulois rétablir les juges, les avocats,

les procureurs : où prendront-ils des cliens ? Tu voulois rétablir les fermiers-généraux, les commis, &c. : qui payera les entrées, il n'y aura perſonne pour venir au marché, & encore moins pour payer les droits d'aide, puiſque tu fais maſſacrer hommes, femmes, filles & enfans, après avoir ravagé leurs moiſſons, incendié leurs habitations, & que les troupes étrangères auront tout ſacrifié pour ſervir ta fureur. Tu jures que cette journée funeſte vaudra bien, elle ſeule, celle de la Sicile & de la Saint-Barthélemy : tu vois bien qu'il ne reſtera guère de Français : mais dans ce grand nombre de victimes, fais attention d'épargner le ſang de tes chers ariſtocrates, & crains la confuſion. Tu nous dis encore, « que Dieu punit les peuples qui ſe révoltent contre leur roi » : Comment ne crains-tu pas d'être réduit en poudre, errant dans de ſi barbares ſentimens : ſi tu avois lu l'hiſtoire, tu aurois vu qu'Antiochus étant à table, dans une grande débauche, vit une main qui traçoit ſur le mur ſon arrêt de mort, dont il fut frappé à l'inſtant par l'être immortel, pour mettre fin à ſes atrocités.

Tu jures de faire raſer l'emplacement de l'aſſemblée nationale, où ſe ſont commis (ſuivant toi) tant d'horreurs : que tu feras planter des potences dans toutes les places publiques, où ſeront pendus tous les officiers nationaux rebels & traîtres à leur roi : décimer les ſoldats : les députés, Barnave, d'André, Péthion, Roberſpierre, Lameth, Lecamus, Dubois de Crancé & autres, ſeront rompus, brûlés & écartelés : mais on t'obſerve que tout

ſera place publique, puiſque tu aurois déjà fait incendier toutes les habitations.

Hé bien ! Louis, ouvriras-tu les yeux, & croiras-tu qu'il y ait une puiſſance ſupérieure aux volontés des monarques ?

Tous ces grands projets que ſont-ils devenus ? tes peines, tes travaux, tes tourmens ſont inutiles. Au moment de toucher au terme de tes eſpérances, tu vois le ſéjour de ton ambition, ſans pouvoir l'atteindre. L'impatience de tes cruels ſéducteurs te décèle ; leurs menſonges ſe diſſipent à la face de la vérité, & la vertu ſeule & ſans appui triomphe de la multitude de tes héros turbulens : ô Antoinette, compare la ſituation preſente à celle dont tu jouiſſois avant de monter ſur le trône, au rang où le deſtin t'avoit placée ; tu étois l'idole du peuple, & tu n'étois pas ſa ſouveraine : il t'aimoit, il te chériſſoit, parce qu'il appercevoit en toi les grâces ſe réunir avec les vertus : mais aujourd'hui qu'il les voit chaſſées par les vices, il dédaigne celles qu'il devroit adorer : ſonge que tes jours ſont comptés, que celui des plaiſirs eſt paſſé, & qu'il ne te reſte que celui du repentir ; regarde autour de toi, par-tout tu ne trouveras que des ames baſſes & rampantes, avilies par les crimes, élevées par l'ambition, inſtruites par la flatterie, égarées par la ſéduction, entraînées par les vices, courbées ſous le joug de l'amour-propre & aveuglées par l'orgueil. Eſt-ce là le cortège qui devoit ſuivre une ſouveraine ? La tyrannie marche devant toi, elle te conduit d'abîmes en abîmes ; ſon flambeau, comme tu vois, n'a ſervi qu'à t'égarer, toutes les paſ-

sions ont chassés d'auprès de toi les vertus qui jadis devoient faire la félicité & le bonheur des Français. Ces Français, dont le principal caractère est le besoin d'aimer, ce peuple trop indulgent & trop sensible, qui, dès le moindre retour à la vertu, t'auroit rendu son amour, t'auroit comblée d'éloge. Reconnois le vrai bonheur suprême que tu viens de faire éclipser par ton ambition, reconnois ce contentement du cœur, cette paix avec soi-même, ce n'est pas le diadême, c'est la vertu qui la donne. Ah! considéres tout un peuple, qui au moindre repentir, seroit venu répandre à tes pieds les larmes de la sensibilité, tu aurois vu tous les citoyens te témoigner leur allégresse par mille jeux publiques, tu n'aurois entendu prononcer ton nom qu'avec des cris de joie, par-tout ils se seroient glorifiés d'avoir une souveraine qui auroit contribué à rendre inébranlable une constitution, qui, malgré ta haine & ta rage impuissante, s'achèvera & se propagera.

FIN.

De l'Imprimerie de LANGLOIS fils, rue du Marché-Palu, au coin du Petit-Pont.